

# Héritages -18

Taha Balafrej

Dimanche 1er novembre 2020

Tous les épisodes de cette série se trouvent dans mon Blog : [tahabalafrej.com](http://tahabalafrej.com)

## 85 Il n'y a pas que le climat qui change

Que faire un jour férié, en cette période de confinement, sans prendre trop de risques ? Une idée enfouie dans ma tête depuis un certain temps surgit. Elle se transforme en décision. Prendre la route et aller visiter un site hautement symbolique. En plus, cela ne prendra qu'une journée, le site ne se trouve pas loin d'Agadir. Un site que j'ai à l'esprit depuis pas mal de temps sans jamais trouver le temps ni la motivation suffisante pour aller le visiter. Allez savoir pourquoi vous prenez des décisions à un moment plutôt qu'à un autre !

Le temps est ensoleillé, sec et chaud. Mais doit-on encore s'étonner de cette augmentation devenue habituelle des températures ?

La circulation est fluide. Sur la route de Taroudant, des deux côtés, s'étalent des fermes autrefois verdoyantes. Les orangers ployaient alors sous le poids des fruits de cette saison. Aujourd'hui, ces fermes souffrent. Certaines sont tout simplement abandonnées. La sécheresse, le changement climatique, l'exploitation irraisonnée des ressources hydriques, tout cela y est certainement pour quelque chose.

Dès que je prononce ou j'écris ces mots, remontent dans ma tête des souvenirs multiples et variés sur toute une période de ma vie professionnelle passée à arpenter les couloirs et squatter les salles de réunions de nombreuses villes de la planète. Des salles où souvent se trouvaient face à face des gens chargés de soulever un poids qui s'avère être trop lourd pour eux. Des salles où la langue qui se pratique n'a nul besoin de traducteur : la langue de bois. Des réunions à n'en pas finir où certains venaient se plaindre, accuser, pour mieux quémander. Les autres pour se dédouaner, et rechigner à payer tout en demandant aux autres de faire ce dont ils sont bien incapables. Une des scènes courantes de tension vécues lors des dernières heures de ces conférences est illustrée dans la photo ci-contre. Elle a été prise en novembre 2001 lors de la dernière ligne droite des négociations des Accords de Marrakech à la COP 7. On y voit assis : mon grand ami **Michael Cutajar**, secrétaire exécutif de la Convention de l'ONU sur le Climat, les ministres sud-africain et suisse. Et debout, moi-même entouré du représentant iranien et de la ministre suédoise. Tous ces efforts et conciliabules mènent à des décisions qui s'évaporent avec les émissions de CO<sub>2</sub> qui ne cessent de croître ...



Pour ne pas rester sur cette note négative et s'il fallait retenir un accomplissement de ces épopées, je mentionnerais le MDP (Mécanisme de Développement Propre) dont j'ai été point focal pour six ans. A ce titre, bon nombre d'entreprises ont été encouragées à investir dans des projets peu émetteurs de carbone, comme par exemple Ciments du Maroc dans les énergies renouvelables. J'y reviendrai.

De cette période, j'ai tiré quelques leçons sur l'engagement. Vous commencez par croire à quelque chose, vous vous engagez pleinement et puis petit à petit une certaine force vous attire vers l'accommodation avec la réalité que vous êtes censé combattre. Il faut savoir, vouloir et pouvoir s'en sortir et arrêter les dégâts. A plusieurs étapes, j'ai eu le réflexe de sortir de l'eau bouillante, pour ne pas sombrer comme la grenouille piégée, insensibilisée par le réchauffement progressif de l'eau dans laquelle elle baigne.

En matière d'environnement comme en politique, je ne regrette rien, bien entendu. Mais j'ai surtout appris et confirmé ma conviction que tout passe par la prise de conscience. Pas une prise de conscience issue d'affichettes et d'ateliers de sensibilisation. Pas la prise de conscience obtenue par des décrets et des conventions qui restent sur le papier. Non. Une prise de conscience fondée sur une éducation génératrice de responsabilisation. Le combat contre le changement climatique, comme le combat pour la démocratie, ne se gagnent que par l'éducation.

Toujours est-il que, sur la route vers Taroudant, les vergers qui faisaient le charme du Souss, qui offraient des emplois même précaires et qui remplissaient de fruits succulents les étals des supermarchés européens, sont tristes à regarder. Certains continuent bien sûr. Mais ce n'est plus ce que c'était. La sécheresse est responsable. Mais pas seulement.

## 86 Le Maroc pour tous les marocains

Je ne peux m'empêcher de penser alors à la politique des années 70 appelée marocanisation et menée au lendemain de l'instabilité politique qui se profilait à l'horizon à la suite des coups d'Etat et insurrections déjà signalés dans de précédents épisodes.

L'historien **Pierre Vermeren**, résume la situation dans son livre Histoire du Maroc depuis l'indépendance, paru en 2016 : « *Le 2 mars 1973, un dahir est promulgué qui vise la récupération des 300 000 hectares de terres étrangères, dont 260 000 appartiennent à des Français (2 000 propriétaires terriens). Sur le million d'hectares de terres coloniales, l'Etat a déjà récupéré les 300 000 ha de la colonisation officielle (1963), et 350 000 ha ont été cédés par leurs propriétaires dans de bonnes conditions. Dix-sept ans après l'indépendance, il s'agit de solder cet héritage colonial pour conforter les notables ruraux, base la plus fidèle du régime. À cette date, 64 % de la population du pays est encore rurale.* »

En me baladant un jour dans le site Web des Archives du Maroc, j'ai noté l'existence de fonds d'archives confiées par des personnes à titre privé à cette institution. Parmi ceux-ci, peu nombreux, figure le [fonds Francis Gouin](#).

Je me permets de reprendre ici la notice biographique de cette personne. **Francis Gouin** est né à Rabat le 9 juin 1936. Il est le fils de Nicolas Gouin, propriétaire de la ferme « la Grenade » à Merchouch, qui se situe à 65 km au sud-est de Rabat. Cette dernière a été créée en 1929 et a fonctionné jusqu'en 1973. Elle était spécialisée dans la culture des céréales.

Francis Gouin a fait ses études à l'école Saint-Michel de Merchouch, puis au collège des pères franciscains à Rabat-Agdal de 1945 à 1948, ensuite au collège Saint-Joseph de Poitiers en France de 1948 à 1953. Entre 1958 et 1969, Francis Gouin a obtenu une licence en lettres classiques à Paris- Sorbonne, une autre en philosophie ecclésiastique à Chantilly, et une troisième en théologie à Lyon.

De 1969 à 1982, il a exercé ses fonctions en tant qu'enseignant et cadre pédagogique au CIDERA (Centre d'Instruction et d'Education Rurale) à Témara. Ce centre a été fondé en 1950 à Rabat par les jésuites et déplacé en 1953 à Témara. Ce lycée privé a fonctionné jusqu'en 1981, date à laquelle il a été remis au Ministère de l'Agriculture du Royaume du Maroc et est devenu actuellement l'Ecole d'Agriculture de Témara.

Le fonds Francis Gouin comprend les documents réunis par Francis Gouin lui-même et relatifs notamment au fonctionnement et à la gestion du CIDERA, où il a exercé ses fonctions en tant que professeur, ainsi que des archives de sa famille surtout celles de la ferme de son père Nicolas Gouin.

Le lecteur est en droit de se demander pourquoi un tel intérêt pour ce personnage descendant de colons comme tant d'autres. Francis Gouin mérite toute notre attention, parce qu'il personnifie la diversité souhaitable de la personnalité marocaine.

Le prêtre Francis Gouin se distingue, par ailleurs, par sa maîtrise de la langue arabe. Il est au fil du temps devenu traducteur de nombreux livres d'auteurs marocains de l'arabe vers le français. Il est par exemple, le traducteur de quatre livres de notre grand auteur et ami **Abdelfattah Kilito**.

Sollicités à son sujet, des amis croient savoir que Francis Gouin était encore prêtre jésuite à Nador. Je continue mes recherches et je réussis à me connecter avec lui. Je n'hésite pas une seconde à l'appeler, sachant tout le dérangement que cela pourrait causer à un homme âgé de 84 ans dans cette période compliquée. Notre conversation dure 30 minutes. Ses mots, sa voix, ses réflexions, véhiculent une connaissance profonde du Maroc, transmettent une affection sincère pour ses populations. Il m'informe qu'il a quitté Nador depuis deux mois, qu'il est installé maintenant à Toulouse et qu'il espère rentrer à son pays natal dès que le contexte sanitaire le permettra.

Revenons à l'agriculture au temps du protectorat. Un historien français, **Jacques Gadille**, en parle dans son article *L'agriculture européenne au Maroc - Étude humaine et économique*, paru dans les *Annales de Géographie* en 1957. Dans cet extrait, il cite la région du Souss « où un centre de colonisation était créé de toutes pièces aux Ouled-Teima en 1950, dans une ambiance de « Californie », dans un élan de vivification d'un désert par d'importants capitaux. » Et il prophétise : « Ainsi s'explique le bourgeoisement des exploitations en ce point, assez irrationnel quant à l'exploitation de la nappe phréatique. »

En mars 1973, ces exploitations agricoles avaient donc été transférées de leurs propriétaires étrangers à des propriétaires marocains, pour la plupart d'entre eux novices en matière agricole.

Mu par une ambition de créer une nouvelle classe d'entrepreneurs nationaux, le régime soumettait un héritage de plusieurs décennies à un sort incertain.

Nés au Maroc, parlant l'arabe, ayant investi au Maroc, instruit des marocains et développé un savoir-faire dans plusieurs domaines, ces français, qui disent aimer ce pays devenu le leur, ne pouvions-nous pas les garder parmi nous ? Ne pouvions-nous pas leur accorder la nationalité marocaine ? Pourquoi n'assureraient-ils pas des responsabilités officielles ?

Après s'être séparé de milliers de marocains de confession juive, et de milliers de chrétiens natifs de ce pays, le Maroc perd chaque année des centaines de milliers de jeunes hautement éduqués. Un territoire ne vaut que par ceux qui le cultivent.

## 87 Ce ciment qui enserre

J'étais donc sur la route de Taroudant. Les fermes jadis prospères souffrent maintenant de changement climatique et de vision politique plus tournée vers le court-terme. Je me dirigeais vers une localité qui se trouve à 60 km d'Agadir. Une localité dont le nom ne dit pas grand chose à un de nos écrivains les plus en vue lorsque je lui ai posé la question le soir même, de retour chez moi. Après consultation de Google, ce nom n'est donné à aucune rue, ni place dans nos villes.

Et pourtant, Tidsi devrait être connu par tous. Tidsi est un des lieux que notre mémoire collective ne devrait pas effacer. Dans [l'épisode 12 de cette série d'Héritages](#), mention a été faite de son rôle dans le commerce du sucre au sein du triangle Tiout, Taroudant, Tidsi.

Il y a un peu plus de cinq siècles, donc, cette localité a été un des principaux centres religieux du Souss et d'entreposage de marchandises pour le commerce avec l'Afrique subsaharienne, notamment le sucre. **Léon l'Africain** l'a mentionnée comme une localité florissante qui comptait 18 000 habitants et 4 000 logements. C'est à Tidsi que s'est installé Abou Abdallah al-Qaim le fondateur de la dynastie sa'adienne pour mener le combat contre les Portugais à Agadir et dans d'autres villes de la côte sud. Il a ensuite laissé ses deux fils Ahmad al-Araj et Mohammed ash-Sheikh partir à la conquête du pouvoir.

Nous arrivons donc à Tidsi.

S'offre à nous alors le spectacle devenu courant, celui des constructions en ciment qui s'étendent face aux ruines des anciennes constructions en pisé. Des rues négligées. Une séguia qui canalise l'eau depuis une source autour de laquelle quelques gargotes avaient anarchiquement pris place. Des oliviers, des palmiers qui ne consolent pas des cactus décimés, atteints récemment d'une maladie foudroyante. Un autre virus ?

A notre passage, j'entends des voix qui parlent d'*Iroumin*, d'étrangers. Aucune indication, pas une plaque n'est là pour rappeler les traces ou le souvenir de ce lieu. Nous demandons notre chemin et réussissons après plusieurs tentatives à trouver la Zawiya adossée à un arganier géant, dans une enceinte de cimetière. Deux personnes nous indiquent la maison du seul personnage capable de nous renseigner. Nous sonnons à sa porte, Mustapha le Fquih détenteur de la Khizana avec manuscrits et livres n'est pas chez lui ce jour là. Son frère nous donne son numéro de téléphone. Je l'appellerai pour une prochaine visite.



Nous repartons. Amers. A l'est, à quelques centaines de mètres du village, une cimenterie géante appartenant au groupe LafargeHolcim s'installe sur 300 hectares. A l'ouest, à quelques centaines de mètres, s'est déjà implantée une autre cimenterie géante appartenant au groupe Ciments du Maroc. Ce même groupe mentionné plus haut et qui s'était engagé dans les MDP. Peut-être faudrait-il instaurer un MDH, en remplaçant le P de Propre par le H de Humain. Ce mécanisme récompenserait les efforts fournis par les entreprises pour l'éducation et la valorisation du patrimoine culturel. Comme par exemple pour la réhabilitation de Tidsi.

Les revenus du ciment qui a détruit le pisé et les arganiers pourraient rendre à cette localité et au pays une partie de sa mémoire et un bout de fierté.

88

## Jumelages et émulation

A [l'épisode 14 de cette série Héritages](#), j'avais brièvement mentionné l'existence de la localité Iguiliz que j'avais visitée juste après. Cela avait donné un texte publié sur mon Blog sous le titre : [Ibn Toumart, Fatiha, Iguiliz](#).

J'ai par la suite poursuivi mes recherches pour en savoir plus sur ce site, point de départ il y a plus de neuf siècles d'Ibn Toumert et de la dynastie Almohade qui a étendu son pouvoir jusqu'en Andalousie. Sans trop de difficultés, je fais des découvertes émouvantes. A mille kilomètres d'Iguiliz, proche de Cieza, à 45 km de Murcia, ville de naissance d'Ibn Arabi en 1165, ont été découverts en 1980 les vestiges d'une agglomération remontant à la période Almohade en Andalousie.

Du nom de Medina Siyasa, ce site archéologique, est décrit ainsi : « son apogée a été atteinte aux XIe et XIIIe siècles ... il était composé d'une citadelle servant de forteresse, de médina ou de hameau, composée de quelque 780 maisons - dont 19 ont été découvertes - et d'un mur d'environ trois kilomètres qui entourait toute la ville et où vivaient environ 4 000 personnes. L'ensemble du site occupe une superficie de dix hectares. »

Dans un [document téléchargeable sur Internet](#), deux archéologues espagnols Julio Navarro Palazón et Pedro Jiménez Castillo présentent une étude sur 11 des 19 maisons andalouses de Siyasa. Je vous invite à vous y promener, vous y trouverez des aspects architecturaux parfaitement reconnaissables ... Un descriptif des travaux est donné par cet [article de presse récent](#). Un [journal local](#) explicite encore plus les origines Almohades du site qualifié de joyau unique.

Iguiliz. Siyasa. Les vues aériennes des deux sites montrent des similitudes frappantes.

A Iguiliz, les fouilles progressent et ouvriront un jour pour recevoir le public.

A Siyasa, le [site archéologique](#) est déjà opérationnel et dispose depuis 1999 d'un musée dédié dans le village de Cieza.

Ce musée, où ont été reproduites à l'identique des maisons d'époque, reçoit chaque année des milliers de visiteurs.

Nous parlons souvent de minarets jumeaux Tinmel - Koutoubia - Giralda, habituons-nous à parler des sites jumeaux Iguiliz - Siyasa ...

